

A ces mots, elle s'arrêta, se pencha légèrement en avant, et posa sa tête sur mon épaule avec une sorte de muet désespoir qui m'alla au cœur.

— Tâchez, répétai-je doucement, tâchez de me dire ce qui vous empêche d'être heureuse !

— Je suis si peu utile, . . . je pèse si fort sur vous deux, répondit-elle avec un soupir las et découragé. Vous travaillez, vous gagnez de l'argent, Walter ; et Marian vous vient en aide. Pourquoi n'est-il rien que je puisse faire ? . . . Vous finirez par me préférer Marian . . . Vous finirez par là, car je ne suis bonne à rien ! Oh ! de grâce, ne me traitez pas comme un enfant ! . . .

Je lui fis relever la tête, et lissant ses cheveux en désordre qui lui tombaient sur le front, je donnai un baiser à cette pauvre fleur flétrie, à cette sœur dont le chagrin avait presque égaré la raison.

— Vous nous aiderez, Laura, lui dis-je ; vous commencerez, chère enfant, dès aujourd'hui . . .

Aussitôt son regard prit une ardeur presque malade, et sa curiosité, qui semblait lui couper la respiration, me fit trembler pour cette nouvelle vitalité que l'espérance venait de lui rendre sur quelques paroles tombées de mes lèvres. Je me levai, je remis en ordre ses instruments de dessin et les replaçant devant elle :

— Vous savez, lui dis-je, que je gagne ma vie en travaillant à ceci. Vous vous êtes si bien appliquée, vous avez fait tant de progrès que vous pouvez travailler, vous aussi, et comme moi gagner de l'argent. Tâchez de terminer cette petite esquisse aussi correctement, aussi gentiment que vous le pourrez. Quand elle sera finie, je la porterai au même marchand qui achète tout ce que je fais, et qui très-certainement l'achètera aussi. Vous garderez à part, dans votre bourse, tout ce que vous aurez gagné ; et Marian vous demandera, comme à moi, de quoi faire marcher notre petit ménage. Pensez combien vous allez

vous rendre utile, à elle et à moi ? Pensez-y, Laura, et vous ne saurez plus ce que c'est d'avoir une heure de chagrin . . .

Son visage s'anima et s'éclaira bientôt d'un sourire. Tant qu'il dura, ce sourire, et au moment où elle reprenait les crayons que naguère elle avait mis de côté, on eût presque dit notre Laura d'autrefois.

J'avais su bien traduire les premiers symptômes de renaissance et de force nouvelle qui, à son insu, se révélaient dans son intelligence, par l'attention jalouse avec laquelle, depuis peu, elle surveillait les occupations de sa sœur et les miennes. Marian (quand je lui contai ce qui s'était passé), comprit comme moi que Laura désirait ardemment reconquérir une petite importance, et se relever dans sa propre estime aussi bien que dans la nôtre : — à partir de ce jour, nous mîmes tous nos soins à seconder cette ambition nouvelle, qui peut-être nous donnait à espérer, et pour un temps assez proche, un avenir plus heureux.

Je saisis la première occasion qui s'offrit de causer en particulier avec Marian, et de lui communiquer le résultat des informations que j'avais prises dans la matinée. Sur le voyage que je comptais faire à Welmingham, elle me parut partager l'opinion que m'avait déjà exprimée mistress Clements.

— Bien certainement, me dit-elle, Walter, le peu que vous avez appris jusqu'ici ne doit vous donner aucun espoir d'obtenir les confidences de mistress Catherick ? Ne serait-il pas beaucoup plus facile et beaucoup moins dangereux d'insister pour obtenir de mistress Rubelle une confession complète, que de prétendre arracher cet aveu à sir Percival ?

— Cela, répliquai-je, pourrait être beaucoup plus facile ; mais nous ne savons pas au juste jusqu'où va la connivence de mistress Rubelle, et l'intérêt qu'on lui a donné dans le complot. D'ailleurs, il est maintenant trop tard pour perdre avec mistress Rubelle le temps précieux que

nous pouvons employer à découvrir, dans la vie de sir Percival, ce côté faible qui nous la livrera tout entière. Ne commencez-vous pas à croire, Marian, que sir Percival Glyde pourrait bien se trouver, en somme, un antagoniste au-dessus de mes forces ?

— Il ne sera pas au-dessus de vos forces, répondit-elle d'un ton décidé, parce qu'il n'aura pas, pour lutter contre vous, l'aide puissante que lui prêterait l'impénétrable méchanceté du comte.

— Et d'où tirez-vous cette conclusion ? lui demandai-je un peu surpris.

— Je connais, me répondit-elle, l'entêtement de sir Percival et l'impatience avec laquelle il subit le contrôle de son conseiller intime. Il voudra, je crois, vous tenir tête à lui tout seul, tout comme il voulait d'abord, à Blackwater-Park, agir par lui-même. L'heure où vous devez vous attendre à voir le comte, sera celle où vous tiendrez sir Percival à votre discrétion. Les intérêts du premier se trouveront alors directement menacés ; et pour sa propre défense, Walter, vous lui verrez déployer de terribles ressources.

— Nous pouvons le désarmer d'avance, répliquai-je. Quelques-uns des détails que je tiens de mistress Clements peuvent servir contre lui, et nous avons encore à notre disposition d'autres moyens de soutenir la lutte. Il y a, dans la relation de mistress Michelson, certains passages d'où il résulte que le comte a cru nécessaire de se mettre en communication avec M. Fairlie ; et dans cette démarche peut se rencontrer telle ou telle circonstance plus ou moins compromettante pour lui.

Pendant mon absence, Marian, écrivez à M. Fairlie, et demandez-lui une réponse où soit exactement décrit ce qui s'est passé entre lui et le comte ; qu'il vous renseigne en même temps sur tous les détails qui auraient pu lui parvenir, depuis lors, relativement à sa nièce. Dites-lui que l'exposé de faits que vous réclamez serait, tôt ou tard, l'objet d'instances nouvelles et

plus pressantes, s'il répugnait à vous le donner aujourd'hui.

— J'écrirai cette lettre, Walter. Mais êtes-vous donc bien décidé à partir pour Welmigham ?

— Absolument décidé. Je vais consacrer deux jours à gagner de quoi nous suffire la semaine prochaine : cela fait, je m'embarque pour le Hampshire . . .

Quand arriva le troisième jour, j'étais prêt à me mettre en route.

Comme il était possible que mon absence durât quelque temps, j'arrangeai avec Marian une correspondance régulièrement quotidienne ; et naturellement nous nous écrivions sous des noms supposés, la prudence la plus vulgaire l'exigeant ainsi. Tant que j'aurais régulièrement de ses nouvelles, je pourrais compter que rien de mal n'était arrivé ; mais la première fois que le courrier du matin ne m'apporterait aucune lettre, je partirais pour Londres sans autre avis, et par le premier train disponible.

Je parvins par faire accepter à Laura la pensée de mon départ, en lui disant que j'allais à la campagne chercher des acheteurs pour ses dessins et les miens ; je la laissai fort occupée et tout heureuse. Marian m'accompagna jusqu'à la porte de la rue.

— Rappelez-vous, me dit-elle tout bas dans le corridor, rappelez-vous quels cœurs inquiets vous laissez ici ; rappelez-vous toutes les espérances attachées à votre retour sain et sauf ! Si des accidents imprévus viennent traverser ce voyage ; si vous vous rencontrez avec sir Percival . . .

— Qui peut vous faire songer à une pareille rencontre ? lui demandai-je.

— Est-ce que je sais, moi ? . . . J'ai des craintes et des imaginations dont je ne puis rendre compte. Riez-en, Walter, si vous voulez ! . . . mais, pour l'amour de Dieu, si vous vous trouvez en contact avec cet homme, demeurez maître de vous !

— Ne craignez rien, Marian ; je vous